

Un Robert-Cliche plutôt décevant

André Girard, *Deux semaines en septembre*, Montréal, Quinze, 1991, 156 p.

Aurélien Boivin

Numéro 83, automne 1991

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/44943ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Boivin, A. (1991). Compte rendu de [Un Robert-Cliche plutôt décevant / André Girard, *Deux semaines en septembre*, Montréal, Quinze, 1991, 156 p.] *Québec français*, (83), 26–26.

PREMIÈRE OEUVRE

UN ROBERT-CLICHE PLUTÔT DÉCEVANT

Les prix Robert-Cliche se succèdent et se ressemblent presque tous : à part quelques rares réussites, les œuvres primées ont souvent un caractère inachevé. Le roman d'André Girard n'échappe pas à ce constat. *Deux semaines en septembre* souffre des défauts d'une première œuvre : intrigue mince où il ne se passe presque rien et qui glisse parfois dans le bavardage, personnages inconsistants, qui manquent d'ampleur et, ce qui est plus grave, de crédibilité, écriture incertaine et imprécise, ponctuation déficiente... Sans doute l'écrivain, originaire de Ville de la Baie, a-t-il dû faire vite, voire sauter des étapes pour respecter la date obligatoire de parution de son roman dans le cadre du « nouveau » et combien réussi et amélioré Salon du livre de Québec.

Deux semaines en septembre débute par une rupture. Le protagoniste, Clément DaSylva, se retrouve soudain seul, après que son épouse Hélène, qu'il aime encore, l'ait abandonné avec sa fille Julie, lui préférant un ingénieur de sa boîte. Désabusé, désorienté, désespéré, il s'en prend d'abord à son environnement immédiat, en l'occurrence son frigo, puis, calmé, décide de retourner dans sa région natale, Ville de la Baie, où il espère retrouver un ami d'enfance qu'il n'a pas revu depuis dix ans. Cet ami tombeur, Réjean Griffin, qui pratique divers métiers, fait les manchettes des journaux de son patelin depuis qu'il tente de vivre d'un art difficile : la sculpture de menhirs et de totems. DaSylva, le narrateur, ne comprend rien à la démarche de son ami, qui l'accueille les bras ouverts, et il se cherche dans cette ville industrielle qu'il juge laide et qu'il reconnaît à peine bien qu'il y ait longtemps vécu. Il erre d'un bar à l'autre, d'un restaurant à l'autre, dans l'espoir de meubler sa solitude et d'oublier Hélène, omniprésente. C'est alors que lui apparaît une jeune fille en noir, aussi fascinante que mystérieuse, qui pose des gestes démesurés : elle se jette à l'eau, sous

ses yeux, au bout du quai fédéral de ce bled, véritable « trou perdu » au bout du monde, geste qui le ramène soudainement au pays de son enfance. Il décide donc, par cette sorte de retour aux sources, de se transformer en enquêteur et de faire la lumière sur cette fille qui, malgré son excentricité et son mutisme, est loin de laisser indifférent, du moins DaSylva. Il faut dire que ce dernier est attiré par les femmes, surtout par celles qui sont aux prises avec des difficultés car il a le cœur sur la main et, tel un sauveteur, veut les sortir du gouffre où elles sont plongées en les atteignant dans leur drame même.

Son enquête dure à peine deux semaines — c'est tout de même long, diront les dénigreurs de l'œuvre — et débouchera sur très peu de choses, finalement. Car, il faut en convenir, la femme en noir échappe à DaSylva et au narrateur, qui n'arrivent pas, ni l'un ni l'autre, à susciter l'adhésion du

lecteur/de la lectrice à ce voyage intérieur. Jamais cette femme ne prend vie sous ses yeux, pas plus que le restaurateur, compagnon de vie de Zaïda, cette Libanaise exilée qui aboutit dans le lit du héros, qu'il abandonne, sans regret.

Si, comme il le souhaite, André Girard veut devenir auteur à temps plein, il devra être plus exigeant envers lui-même, envers ses personnages, à qui il devra donner davantage d'autonomie, de liberté, et envers ses lecteurs pour ne pas les décevoir, après ce coup d'envoi. La deuxième œuvre sera, pour lui, importante, car décisive. Et il faudra que l'éditeur, cette fois, accomplisse son travail d'une façon plus rigoureuse en corrigeant la ponctuation — il manque, au bas mot, une cinquantaine de virgules importantes, dans ce premier roman, — en éliminant quelques anacoluthe, en supprimant les répétitions et les phrases tout à fait inutiles qui gênent la lecture.

À l'avantage du jeune romancier, il faut noter une riche thématique qu'il pourra exploiter dans ses œuvres futures : la solitude, l'amitié, l'errance qui débouche sur l'exil intérieur... Par ce dernier thème, il rejoint les romanciers qui, comme Jacques Poulin et André Major, par exemple, ont privilégié l'exil loin de la « ville inhumaine », où leurs héros se sentaient prisonniers parce qu'incapables de vivre pleinement. La réflexion sur l'art et sur la difficile reconnaissance des artistes locaux, à peine amorcée dans *Deux semaines en septembre*, aurait mérité un plus grand développement, tout comme le rôle de certains « mécènes », telle cette Clothilde, professeure d'histoire de l'art à l'UQAC. Girard a, sur cette question, des idées bien arrêtées et des choses à dire.

Nous attendons la suite.

* *Deux semaines en septembre*, Montréal, Quinze, 1991, 156 p.

